

Relativiser nos peurs, entrer dans une démarche d'intelligence de l'autre

Michel Sauquet, journée d'études du 19 mars 2025, CEF

Devant la difficulté que nous avons à trouver la bonne attitude à l'égard des migrants, il peut être utile d'adopter une démarche d'*intelligence de l'autre*, ou d'*intelligence interculturelle*, démarche non violente qui passe par trois étapes :

1. Prendre du recul

- Par rapport à l'autre différent, tout simplement :
 - Si la manière d'être, d'agir, de travailler d'un voisin, d'un collègue, d'une personne originaire d'une culture différente de la nôtre nous étonne nous choque, nous déconcerte, notre réaction trop fréquente est la montée au créneau : il est mal élevé, incompetent, dangereux, il n'a rien compris de ce que je lui ai dit...
 - Sommes-nous capables d'adopter ce que des philosophes grecs, 300 ans avant Jésus-Christ, appelaient la « suspension de jugement » : quand tu rencontres quelqu'un de différent, ne te précipite pas pour le juger (ni en bien, ni en mal, là n'est pas le problème). Essaie plutôt de découvrir derrière les apparences, ce qui, dans sa culture professionnelle ou sociale, ses origines géographiques, sa génération, sa religion, son histoire, peut expliquer son comportement.
 - L'intelligence interculturelle consiste à faire crédit *a priori* à l'autre, ce qui est différent d'être potentiellement *intelligible*, compréhensible : je peux penser qu'il n'a pas raison, mais je ne peux ignorer qu'il a ses raisons, sa logique propre. L'intelligence interculturelle est une posture de curiosité, une volonté de rencontre qui nous incitent à essayer de comprendre, à éviter de juger. Ce n'est pas une question de morale, c'est l'enjeu du vivre ensemble dans la société, d'être pertinents dans nos relations humaines en situation de diversité.
 - C'est un échange aussi : non pas une découverte à sens unique, mais une intelligence *mutuelle* ; il ne faut pas croire que nous sommes seuls à devoir faire des efforts pour apprendre de l'autre. Peut-être nous-mêmes sommes-nous difficiles à comprendre, à décrypter pour l'autre. Ce décryptage mutuel est nécessaire pour que nous nous enrichissions de nos complémentarités. C'est le sens de l'« inter- » dans « interculturel », qui suppose une *interaction*. Sinon, il ne s'agirait que d'une intelligence « culturelle ».
- Prendre du recul par rapport à nos clichés, nos stéréotypes. Se rappeler que, même si nous avons des lunettes qui dirigent notre façon de voir le monde, nous ne les voyons pas ; nous n'avons pas conscience de nos propres prismes de vision de l'autre.
- Prendre du recul par rapport à nos peurs :
 - De nombreux Français ont peur que le ciel leur tombe sur la tête, tels les Gaulois du village d'Astérix (notre identité « gauloise » faisant d'ailleurs toujours sourire quand on songe à son évolution profonde, à la suite des Gallo-romains, de la venue des peuples d'Europe de l'est, etc.).

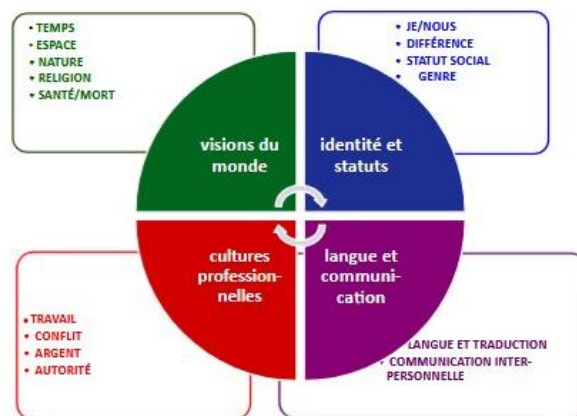
- Mais s'il y a des peurs légitimes que l'on peut comprendre (concurrence perçue par rapport au logement, à l'emploi, aux prestations sociales, etc.), d'autres le sont moins :
 - Peur de perdre son « identité française », sa culture française. Or la culture n'est pas une constante, figée une fois pour toutes, mais le résultat d'une longue construction collective à laquelle beaucoup, venus d'ailleurs, ont apporté, et apportent encore leur pierre : que serait la culture française sans ces écrivains venus d'ailleurs (F. Cheng, M. Kundera, Tahar Ben Jelloun...), ces artistes venus d'ailleurs (Aznavour, Picasso, Modigliani...), ces scientifiques (G. Charpak, Marie Curie...) venus d'ailleurs, ces équipes sportives arc-en-ciel, ces tirailleurs africains venus nous prêter main-forte pendant la guerre, ces travailleurs immigrés qui ont construit nos villes? Sans parler de la prétendue pureté de la langue française, qui contient tant de mots venus d'autres continents ! Alors arrêtons d'avoir peur de ne plus être nous-mêmes.
 - Crainte de voir sa religion concurrencée par d'autres. Plutôt que de se barricader et de craindre un prétendu « grand remplacement », peut-on essayer de découvrir, de connaître, de se faire expliquer la religion de l'autre ? À cet égard, François d'Assise, dans sa rencontre avec le sultan Malik-Al-Kamil en 1219 nous laisse le témoignage d'un dialogue basé sur le respect, l'amitié, la suppression des préjugés et la découverte des vertus de la religion de l'autre.
 - Peur, enfin, liée à la sécurité, une peur que l'on ne peut ni nier ni évacuer, mais que l'on peut peut-être regarder autrement. D'abord en évitant les amalgames trop faciles et trop stigmatisants, et ensuite en se rappelant que les migrants eux-mêmes, particulièrement les mineurs non accompagnés, sont eux-mêmes dans des situations terribles de précarité et d'insécurité.
 - Nous pouvons contribuer, par une meilleure connaissance de nos cultures respectives, à dégoupiller toutes ces peurs. Les militaires rappellent souvent que la peur, liée à l'ignorance, engendre la violence et fait appuyer plus vite sur la gâchette.
- Prendre du recul enfin par rapport au contexte dans lequel évoluent nos interlocuteurs : niveau de précarité économique, niveau d'ouverture du régime politique, incertitudes sur l'espérance de vie, fonctionnement (ou dysfonctionnement) des transports, de l'éducation, de la santé et de l'administration locale, etc. Prendre du recul par rapport à nos propres savoirs, par rapport au sens des mots (religions et croyances sont-ils synonymes ? Mettons-nous tous le même sens derrière des mots comme « culture, laïcité, temps, communication, espace, autorité... »?)

2. Questionner, se questionner

- Deuxième élément de l'intelligence interculturelle : se poser de nombreuses questions, sur les représentations que les autres peuvent avoir de faits et de notions supposées communes, universelles : l'argent, la santé, le temps, etc.
- Lorsque l'on est en contact avec des personnes d'origine et de cultures très différentes (dans nos quartiers, nos associations, nos écoles, nos hôpitaux), il est

difficile, sinon illusoire, de prétendre connaître la culture de l'autre. Mais on peut se poser des questions sur nos rapports respectifs au temps, à la religion, à la santé, à l'identité, au travail, au conflit, à l'argent, à la communication, etc. Même si ce qui nous rassemble est souvent plus important que ce qui nous divise, on peut donner de nombreuses sources de possibles malentendus, susceptibles d'engendrer des tensions et des conflits :

- Dans notre rapport au *temps* : négliger, dans une réunion avec des personnes originaires d'Asie ou d'Afrique, le protocole langagier préalable qui permet d'établir un contact humain avant d'entrer dans le vif du sujet, penser que le plus important doit être traité en premier alors que l'autre le veut en dernier, oublier que nous n'avons pas besoin du même temps pour nous exprimer, que notre rapport au présent, au passé, et au futur n'est pas le même, les langues maternelles étant très différentes sur ce point (existence ou non d'un futur ou d'un passé, par exemple).
- Dans notre rapport au *corps*, à la pudeur (nos « bulles » respectives, les distances minimales que nous établissons entre nous, le rapport à l'intimité, à la nourriture...).
- Dans notre rapport à la *religion* : incompréhension fréquente dans de nombreuses cultures, face à des personnes qui disent ne pas avoir de religion. Essayons de respecter l'importance des besoins, des habitudes religieuses chez l'autre, de l'incidence du religieux sur les rapports de genre.
- Dans notre rapport au *collectif* : avoir conscience que notre vision très individuelle des comportements humains oublie souvent les réflexes collectifs de nos interlocuteurs ;
- Dans nos rapports au *désaccord* et au conflit : exprime-t-on ouvertement un désaccord dans toutes les cultures ? Quel est le sens d'un « oui », est-ce un assentiment, une simple politesse ou une esquivé, par exemple ? Sommes-nous dans des cultures de l'affrontement, du compromis ou de l'évitement ?
- Dans nos manières de *communiquer* plus ou moins directement, explicitement ou non, oralement ou non (communication non verbale), quel est le sens du silence, du regard, du sourire ?
- De très nombreux autres exemples pourraient être cités. On peut télécharger gratuitement, à ce sujet, notre grille du *Culturoscope* sur <https://www.eclm.fr/livre/le-culturoscope/> qui pose 70 questions pour aborder l'interculturel. Elles sont, regroupées en 4 grands domaines :



- À toutes ces questions sur l'origine possible des malentendus, on ne peut que rarement répondre soi-même. Mais il est le plus souvent possible de recourir à l'aide de personnes qui, par leur expérience dans tel ou tel pays ou leur histoire familiale connaissent bien ma culture et celle de l'autre. Un étudiant brésilien estimait il y a quelques années qu'« *il n'y a pas de mur, culturel que l'humilité ne permette de franchir* » : si je n'ai pas l'humilité de me dire que je ne connais pas tout de la culture de l'autre (et de la mienne, après tout) et si je n'ai pas l'humilité de me faire expliquer ce que je n'ai pas compris de l'origine des difficultés dans tel dialogue, tel projet, tel échange, alors en effet je ne peux pas franchir ce mur.

3. Prendre en compte les différences/écarts culturels

Une fois que l'on a pris du recul, que l'on s'est posé de nombreuses questions, que fait-on ? Comment sort-on du simple spectacle de l'autre pour trouver des terrains d'entente ? Quelle éthique pour interagir avec l'autre qui est différent, dans l'espoir d'un « vivre ensemble » pacifique ? Voici quelques pistes :

- *Passer d'une logique du « ou » à une logique du « et »* : la logique du « ou », c'est « toi ou moi, ta culture ou la mienne, tes références ou les miennes, ta manière de communiquer ou la mienne, et l'un doit prendre le pas sur l'autre ». La logique du « et », c'est : « nous sommes ensemble, même si nous ne nous sommes pas choisis, quels repères communs pouvons-nous identifier pour travailler, exister ensemble ? »
- *Distinguer l'essentiel de l'accessoire* : c'est ce qui met réellement en jeu les droits humains, la dignité humaine, sur quoi il est difficile de négocier, et ce qui peut faire l'objet de ce que les Canadiens appellent les « accommodements raisonnables ». On pense par exemple à des questions de signes vestimentaires.
- *Ne pas rejeter d'un revers de la main les valeurs et les pratiques de l'autre*. Oser le dialogue « quoi qu'il en coûte ! », là où la communication n'existe pas. Voir à ce sujet les démarches de nombreuses associations de solidarité, dont Médecins du Monde, dont les équipes vont là où l'on ose rarement aller (*rave parties*, lieux de prostitution, secteurs où se pratique l'excision, etc.) et qui cherchent ce dialogue coûte que coûte, avec des résultats loin d'être inexistantes.
- Pratiquer ce que les associations appellent de plus en plus la « *négociation socio-culturelle* » : comment, sans abdiquer ses propres valeurs et sans mettre l'autre sur un piédestal, trouver des terrains d'entente.